

AVE



Suzie étend sa lessive dans le jardin qui donne sur la ruelle derrière, distraite par le manège que mènent une pie et un geai perchés sur le sapin bleu. Sur leur branche, là-haut, le geai a beau se grossir, la pie avance. Un peu inquiète, Suzie va s'en mêler, quand elle distingue la voix de monsieur Peck qui vient de tourner au coin, il vient vers elle.

C'est l'heure de sa promenade, l'homme est ponctuel.

Mais avec qui cause-t-il ? Il se promène seul d'habitude. Cela ne peut tout de même pas être avec cet AVE, cet assistant de vie électronique dont la livraison était prévue la veille, la conversation est si fluide, si naturelle... Suzie s'approche de l'endroit où, le mur ayant perdu sa pierre faîtière, elle peut voir. Elle voit. Cette perfection n'est pas humaine. *C'est donc que c'est bien lui le fameux Tchap.*

Au moment où l'ancêtre pose ses yeux sur lui, Tchap capte le regard de la vieille dame et focalise

sur elle ses yeux pers. La surprise de découvrir à quoi ressemble l'humanoïde, doublée de celle d'être découverte par lui, comme une gamine, le doigt dans le pot de confiture, la fait reculer du mur. Suzie, assise sur le banc de pierre, la serviette mouillée qu'elle se proposait d'étendre tout à l'heure oubliée sur les genoux, reste là, en mode pause, incapable de donner du sens ni à la conversation qu'elle vient d'entendre – ils parlent « robot » – ni à ce qu'elle éprouve au juste. Une sensation de froid sur les cuisses l'arrache à sa perplexité. *C'est malin ! Je vais avoir l'air fin avec ma robe mouillée ! j'ai encore des clients au comptoir.* Puis elle hausse les épaules. *Oh, et puis, quoi, le temps que ça sèche, j'aurai juste un peu froid, pour le reste, sur le noir de ma robe, l'auréole ne se verra pas.*

Le lendemain, monsieur Peck et Tchap font ensemble leur entrée au *Café du Bal*, le café de Suzie, que la vieille femme tient toujours, sans aide, ni humaine ni robotique, seule. Encore barbouillée de la veille, elle fait un peu la tête, d'autant que Tchap a l'air de la reconnaître. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire que ce robot l'ait repérée, cachée

derrière son mur ? Eh bien, cela lui fait quelque chose. De perturbant. Être prise en défaut par une de ces créatures dont l'époque vous bassine la tête, dont on voudrait d'instinct qu'elle compte pour rien, est très vexant. Alors à peine monsieur Peck s'est-il installé au comptoir que Suzie lui demande raison.

« Et puis, d'abord, pourquoi faire un ordinateur à l'image de l'Homme, cultiver la confusion, vous jouez à quoi, à la poupée ? Enfin ! À votre âge ! »

Et elle pose sèchement le verre de porto qu'il a commandé sur le comptoir devant lui.

« Mais, chère Suzie, je vous avais prévenue ! Je vous avais dit que vous seriez surprise, vous haussez les épaules. Allez, soyez bonne joueuse, avouez qu'il est très réussi.

Et la démarche, vous avez remarqué ? Magnifique, non ? Savez-vous que gagner une partie de go était, il y a quelques années encore pour ces créatures, plus simple que de mettre un pied devant l'autre ? Réussir à faire faire deux pas à un robot, on ne s'imagine pas la complexité. Marcher sur la Lune en comparaison ? Du gâteau. Marche un peu, Tchapeau, pour montrer à nos amis de Tharcy... Alors ? »

Les clients du *Café du Bal*, réunis autour du comptoir, ou assis aux tables en salle, clients qui eux aussi

étaient « prévenus » – l’outil serait révolutionnaire –, se retournent pour voir l’AVE marcher dans l’allée centrale du café, entre les tables en formica rouge, simplement marcher, comme il lui a été commandé.

Tchap défile, modèle, dans son costume de lin gris-bleu, élégant à mourir.

On le regarde aller, revenir. Hier encore, les humanoïdes faisaient peur. L’élan d’identification se voyant trahi, contrarié par un rien de raideur, donnait l’alarme. Face à Tchap, ce jour-là, au *Café du Bal*, chacun au fond de soi guette ce ressort de l’étrangeté. Qui ne s’active pas. Rien que de voir marcher cet ersatz d’Homme, l’assistance, comme en apnée, reste baba. *Qu’est-ce que ce sera quand ils l’entendront causer !* pense Suzie, agacée, en passant la lavette sur le comptoir.

L’AVE, gris-bleu, comme un nuage, sourire imperceptible aux lèvres, défile à l’équerre du vieux carreau de ciment à motifs étoilés rouge et noir, tandis que monsieur Peck explique à la ronde – Suzie connaît déjà l’histoire – pourquoi il l’a appelé « Tchap ».

Monsieur Peck.

« ... “Tchap”, en hommage à Čapek, écrivain tchèqe, inventeur du mot “robot”. “Čáp”, en

tchèque, signifie : cigogne. J'aime bien comment ça sonne, et puis c'est cocasse, non ? Ce nom, pour un robot : quand on pense au rôle qu'on attribue dans nos contrées au grand oiseau ! Sans compter que "a good chap" en anglais veut dire un bon gars : c'est drôle, non ? »

Un client.

« Drôle, drôle. Je sais pas si c'est drôle. On était prévenus, d'accord, mais c'est qu'il est plus vrai que nature ! »

Suzie.

« Penses-tu, il est bien trop beau ! »

Sur ce, elle remonte la longueur du comptoir, traverse un petit palier, ouvre une porte où est gravé en gros sur une plaque en laiton « PRIVÉ » et s'engouffre dans sa béance. Elle referme la porte sur elle en la claquant un peu, pour marquer le coup. Sa cuisine. Sauvée.

Suzie s'affaire devant son fourneau et le ragoût du jour. Elle fulmine encore. *Fichus concepteurs de robots, comme si l'humain n'avait déjà pas assez de nœuds à démêler !* Et repensant à ce Tchap, à l'effet qu'il lui fait, parce que, malgré elle, il lui

fait de l'effet, elle lâche tout haut un énigmatique et vibrant « Ah quand même, les rosses ! », en jetant comme une sorcière un sort un petit bouquet de thym dans le fond de sauce qui frémit dans son faitout. « Allez, Suzie, calme-toi, tu vas faire monter ta tension. Concentre-toi voir plutôt sur ta marmite. »

De sa cuillère en bois, elle trace des ronds dans la sauce crémeuse. Ça la calme. Des ronds. Puis des huit. À l'infini. Crémeuse, la sauce, satinée. Elle accommodera ses fameux œufs en meurette.

Suzie goûte. « Encore un peu plat. »

Elle rajoute du poivre, une pointe de noix de muscade, une pincée de sucre, du poivre encore, et de mouliner, mouliner, et une petite tape sur le cul du moulin comme dans le temps au nouveau-né. Elle remue à nouveau tout en baissant le feu, au minimum. Elle goûte. « Voilà. » Et c'est si bon que « Tchap », pschitt.

La cuillère en bois nappée de sauce repose mollement au bord du faitout de fonte noire. À la manière dont elle soutient le manche de la spatule, Suzie ne le sait pas, mais elle est gracieuse en cet instant, prise à rêver, le regard rivé au tableau qu'offre le cadre de la fenêtre sur le jardin. Une fenêtre qui n'est pas une fenêtre. Ou plutôt qui

est ça, et autre chose. Une fenêtre qui est porte, marche, vers un pays fantastique et intime. Depuis qu'elle est toute petite, cette vue, c'est « Noël ». « Noël ! », comme on clamait au Moyen Âge, loin de décembre, sur le chemin pavé d'un roi. Dans ce jardin, au fil des années, des arbres sont morts, ont grandi, ont comblé le vide ou pas, mais l'un dans l'autre, chaque fois qu'elle pose ses yeux sur le paysage défini par le cadre strict de cette fenêtre, c'est le même dépaysement, le même ravissement qui la cueille.

Réel, irréel, ce jardin ? Ce n'est pourtant pas faute de l'investir physiquement, pratiquement, pour étendre son linge, nourrir ses poules. Seulement, vu d'ici, Suzie aurait toujours un doute. La cuillère de bois en équilibre sur le bord du faitout, Suzie, à évoquer « pratiquement » cette affaire d'irréalité, sourit aux anges.

La cuisine de Suzie est encaissée d'un bon mètre. Depuis cette fosse, quel que soit le temps, lever les yeux vers cette fenêtre c'est comme les lever vers la scène au théâtre. Le paysage du jardin y apparaît, relativement à la petite cuisine, toujours auréolé de lumière.

Auréolé, le petit chemin gravillonné bordé d'iris violets, coiffé de son banc de pierre blanche écumant de mousse couleur de bronze.

Auréolé, le buisson d'églantine aux infinies nuances de rose, qui trône au premier plan. Suzie le taille encore elle-même, en bouquet. Manier le sécateur lui coûtant trop maintenant, elle le taille aux ciseaux, tout doux, à petites fois.

Auréolés, en fond de tableau, le fuseau vert glacé du vieux buis, le cône du grand sapin bleu. *Qu'est devenu le geai ?* Le délicieux parfum qui monte du faitout disperse les termes de la question, de l'inquiétude. Ce parfum est celui de sa sauce au vin. Violette, la sauce aux œufs en meurette. Il n'y a qu'un vin pour l'habiller d'un violet pareil. Lequel ? Chut. Secret de famille. Le secret de Suzie donc. Puisque de famille, plus. Et de redonner deux petits tours de moulin à poivre au-dessus de son chef-d'œuvre embaumé.

Le silence se fait soudain là-bas, dans l'au-delà de la cuisine, autour du comptoir du *Café du Bal*. C'est ce silence qui ramène Suzie définitivement sur terre. Parce que sa cuisine n'est pas vraiment la terre, c'est ailleurs, hors de portée. Donc soudain le silence se fait. Un silence sur lequel la voix de ce Tchap prend appui, et monte, monte.

Suzie parierait que cette illusion du vrai soulevée par cette chose au masque d'Homme prend d'abord corps dans sa voix. S'il est beau comme une image, si sa peau, la fluidité de ses gestes, ses yeux sont

reproduits à la perfection, de tout cela encore on peut revenir. Mais comment se remettre de cette voix ? Mi-femme mi-homme, envoûtante, déroutante, cette voix numérisée, moulée dans le silence comme le champagne dans la coupe. Un agrégat, une symphonie de tant de vraies voix mêlées. Tiens, là, à l'instant, à travers la porte fermée, Suzie a cru reconnaître...

Il faut qu'elle y retourne, qu'elle étudie « ça » de plus près. Après tout, un outil, ça a un mode d'emploi, on apprend à l'utiliser, pas de quoi fuir. Elle jette un dernier regard à son jardin qui se fond peu à peu dans la nuit, coupe complètement le feu sous le faitout et ses parfums, couvre, allume le plafonnier de cette cuisine qu'elle quitte pourtant, referme soigneusement la porte sur les secrets de sa sauce meurette, entre autres, et pénètre dans l'arène du *Café du Bal*.

« T'as qu'à lui poser un problème de baignoire et de robinet qui fuit s'il est si malin !

– Vas-y toi, demande-lui don' ! »

Suzie s'est glissée derrière son comptoir. Hommes, femmes, jeunes, vieux, les indigènes du cru comme

ceux débarqués au village ces dernières années, tous sont concentrés sur l'AVE, qui, scrupuleux, demande que son interlocuteur précise la dernière question posée, tandis qu'une cliente à l'autre bout du comptoir souffle comme pour elle-même, fascinée, « c'est une bombe, ce truc ».

La vérité est qu'il est épatant, ce Tchap. Un « truc » entre Fresnay et Gabin. C'est l'idée – démodée, forcément vu son âge – qui vient à Suzie. Les traits de l'AVE, harmonieux, rassurent. L'instant d'après, l'attrance magnétique que l'humanoïde exerce, ce regard qu'il braque sur vous comme personne, patient, infiniment, froisse l'image, au point que Suzie, qui le regarde en coin, lui trouve l'œil sauvage. *Une machine, l'air « sauvage », allons, Suzie ! Quelle idée !* Associer Tchap à un binôme humain domestique cette impression contradictoire que l'AVE produit sur elle, neutralise le vertige. Newman et Brando feraient aussi l'affaire. Ou encore Pitt et DiCaprio, pour les plus jeunes. Enfin, pour les plus jeunes... Suzie peut aligner comme ça quatre, cinq générations de comédiens, dont les derniers à la mode. Elle tient un coin presse depuis soixante-dix ans, c'est ainsi qu'elle dit parfois à la ronde avec l'œil qui frise : « Qu'est-ce que vous

croyez, j'suis encore dans le coup ! », sachant bien que l'expression est parfaitement démodée.

Voilà que la cliente qui disait tout à l'heure « c'est une bombe » s'approche de lui et demande l'autorisation à monsieur Peck de le « toucher pour voir ». Elle pose sa paume sur la joue de l'AVE, effleure sa main. Suzie, gênée, détourne le regard.

Verres lavés, essuyés, et ces verres à Suze ne servant pas souvent – quoique la Suze redevienne à la mode comme les pantalons à pattes d'éléphant –, Suzie les replace dans une petite boîte en carton à compartiments. La boîte à verres remplie, elle la range dans le placard à droite de l'évier, sous le comptoir. Tiens, la poignée de la porte du placard jabote encore ! Elle prend le tournevis dans le tiroir, chausse ses lunettes et entreprend de la revisser. Elle ne note pas tout de suite que le silence grignote l'espace autour d'elle.

L'AVE a fixé son attention sur le corps retranché de Suzie qui, de l'autre côté de ce rempart qu'est le comptoir, visse, visse. Il n'en répond plus. Ni aux questions relatives à l'intelligence artificielle, à la société de surveillance numérique, à la manipulation cognitive, au réchauffement climatique ou à celles portant sur la guerre qui menace aux portes

du continent. Le système de l'AVE est tendu vers l'activité excentrique de Suzie vissant la poignée de la porte d'un placard qui, de ce côté-ci du monde, échappe à ses capteurs. Suzie sent qu'« on » la regarde. Elle s'interrompt, se retourne, et croise le regard de Tchap, qui hoche la tête, comme pour dire « contact ».

« Et alors ! se plaint le mal servi, mon problème de robinet ! »

# La valse des heures